

Livres d'images et images animées

Anne-Sophie Zuber

expérimentation
maternelle
et cinéma

Avec les films des programmes conçus par Les enfants de cinéma pour les élèves de maternelle, des albums qui ont « un petit quelque chose à voir avec l'histoire » vous sont proposés pour accompagner les projections. Les découvrir avant de voir le film éveillera l'attention sur un sujet, une esthétique, un lieu, un mode narratif, fera éprouver une émotion, suscitera un questionnement... Toutes choses qui créent un horizon d'attente, donnant à chacun des références, un pourcentage de connaissances pour mieux ensuite appréhender le tout.

Partager ces albums après avoir vu le film permet souvent de revenir sur du ressenti, de nommer, apaiser une émotion, d'éclaircir l'incompréhension parfois de certaines scènes, de susciter l'envie d'imaginer « et si... ».

C'est une manière parmi d'autres de garder plus longtemps le souvenir du film lui-même en en reparlant souvent grâce aux associations d'idées suscitées par les lectures dont les enfants usent facilement. Activité qui permet à chacun d'évoluer à son propre rythme, de construire son cheminement personnel d'appropriation, de profiter aussi de l'apport des autres, de retourner « vérifier ».

Il s'agit avant tout d'éveiller le regard.

En lisant certains albums, sans relation directe avec le film, à ces enfants qui découvrent le cinéma, on les aide, même sans afficher une visée pédagogique, à prendre conscience de la construction d'une histoire, de la spécificité de l'image fixe, des cadrages, des codes pour évoquer le mouvement, la vitesse, le déplacement... Comment se perçoivent le temps, l'ellipse ? Comment appréhender le point de vue : je suis le lecteur, mais qui regarde dans l'histoire ?

Et tout cet éveil du regard, qui en soi est un vrai apprentissage, servira à lire d'autres images, mouvantes celles-là : il se fait naturellement, presque à notre insu, par le biais d'une histoire qui touche, amuse, intéresse, intrigue, et c'est là l'essentiel.

La difficulté pour l'adulte passeur de la lecture se situe sur plusieurs niveaux :

> **Le choix des livres** : certains plus que d'autres, même si leurs auteurs ne les ont pas conçus dans le but d'enseigner quelque chose, se prêtent à cet usage. Mais ce n'est pas le premier ni le seul. Donc ne pas vouloir à tout prix « utiliser » ou « pédagogiser ».

> **La légèreté avec laquelle il faut utiliser cette richesse** : il s'agit de ne pas transformer chaque album en objet d'apprentissage qui pourrait lui faire perdre son attrait pour l'enfant dans son parcours de futur lecteur.

> **La liberté d'interprétation à accorder aux enfants** qui ont d'autres repères que nous pour lire une image, la comprendre, l'adapter à leur désir : et comme la polysémie de l'image permet bien des lectures possibles, gardons-nous de donner la nôtre comme la seule bonne. Bien sûr, s'il y a du texte, c'est une autre affaire !

> **La crainte de ce que les enfants n'aient pas acquis encore les préalables qui seraient nécessaires à la compréhension totale du livre** : mais tous les apprentissages se font en affrontant l'inconnu et la curiosité du jeune enfant est immense et tous azimuts. Laissons lui le droit de ne pas savoir, de chercher par lui-même. Accordons lui aussi notre confiance. Et relisons l'album : les relectures sont très éclairantes, même sans explications ! - « Ah, j'avais pas vu... » - « Je croyais que... »

Délivrez-moi!, d'Alex Sanders (Loulou et Cie)

Sur la couverture, un petit ours derrière une grille ; libéré par le lecteur qui a ouvert le livre, il se promène, tranquille, en chantonnant, rencontre un crocodile, est poursuivi par lui, l'entraîne vers une cage, l'y enferme, Et clac ! Au revoir monsieur Croco ! Une histoire toute simple, bien rythmée par un appel au secours et des Miam, miam mi complices mi effrayants, et qui se termine dans les rires et le soulagement.

En analysant un peu finement cet album aux épaisses pages cartonnées, destiné aux tout petits, on y découvre quelques éléments qui illustrent bien ce que la lecture d'un album (texte et image donnés en même temps tout comme le son accompagne l'image filmique) peut apporter à la compréhension d'une histoire, de ses enjeux, à la perception du temps passé.

La couverture « appelle » explicitement le lecteur « Délivrez-moi ! » ; celui-ci obtempère et ouvre le livre, libérant aussitôt le petit ours qui réagit – « Ah merci. C'est gentil ». Qui douterait de l'interaction du lecteur sur le contenu du livre ?

Page suivante, l'ourson se promène, une fleur à la main, marchant vers la droite (sens de la lecture) :

« Promenons-nous dans les bois pendant que Croco n'y est pas ».

La référence à la comptine-jeu est si évidente qu'on a envie de chanter la phrase. Il faut toujours du connu dans une histoire nouvelle pour faire des ponts avec ce qui nous est familier.

« Si Croco y était, il nous mangerait ».

Plan rapproché sur un crocodile pas vraiment effrayant ; de toute façon on l'évoque, il n'est pas là. Mais page tournée, « Le voilà ! Au secours ».

Surgi de la droite, arrêtant l'ourson dans sa déambulation, trop proche pour être vu en entier : le crocodile.

Toutes les images sont sur doubles pleines pages et la séquence suivante est particulièrement intéressante : poursuivi par le crocodile qui se trouve maintenant sur la page de gauche, l'ourson est proche du bord droit de la page et pris par le mouvement on le voit presque sortir du cadre (il y a donc eu ellipse car l'auteur ne montre pas le retournement du crocodile, la course doit se poursuivre vers la droite pour que la suite soit cohérente dans l'espace). Des petits traits comme la trace d'un passage, fréquents dans les BD, suggèrent la course. Une double onomatopée « Miam miam » ajoute un peu de tension à la scène.

Un tout petit détail passe souvent inaperçu des grandes personnes, pratiquement jamais des enfants : plus de fleur dans l'image.

Commentaire d'un petit deux ans et demi : « il a DÉ-JÀ mangé la fleur ». Et ce dé-jà appuyé traduit l'enjeu que l'enfant a compris de cette histoire : le risque pour l'ourson d'être dévoré.

Certes d'autres explications sont possibles dans cette ellipse, mais tellement moins satisfaisantes pour le suspense et le jeu avec la peur...

Page tournée – et la hâte est grande de connaître la suite, c’est comme un montage serré – le crocodile apparaît par la gauche, l’ours le nargue, partiellement caché par les barreaux d’une cage, à droite, déjà presque sorti de l’image, « Coucou, viens par ici ». La couverture peut être refermée vigoureusement, traduction sonore du texte « Et clac ! Au revoir monsieur Croco », enfermant le crocodile dans le livre, visible encore derrière les barreaux grâce aux astucieuses découpes.

Pour percevoir l’espace et les déplacements dans l’espace, il faut logique et rigueur dans la construction des images : ici le regard franchit allègrement la tourne des pages, gardant présents à l’esprit tous les éléments qui s’enchaînent dans le déroulé de l’histoire.

Plans d’ensemble ou rapproché, entrée et sortie de cadre, hors champ sont des notions qui trouvent leur mise en pratique ici, on peut les nommer, si on a pris assez le temps de jouer à se faire peur, pour de faux, avant !

Notions pratiques de cinéma

Mais point de vue, vision subjective, plongées et contre plongées trouvent aussi leur illustration dans nombre d’albums. Petite exploration de quelques-uns.

Nage petit poisson, de Altan (L’École des loisirs), suit un petit poisson qui « rentre à la maison faite d’un grand coquillage ». « De sa fenêtre » – l’illustration montre le petit poisson à l’intérieur – page suivante « il voit briller l’étoile de mer » ; elle est là, rouge et souriante au-dessus de quelques algues: mise en place simple et évidente d’un champ et contrechamp et de la vision subjective du petit poisson.



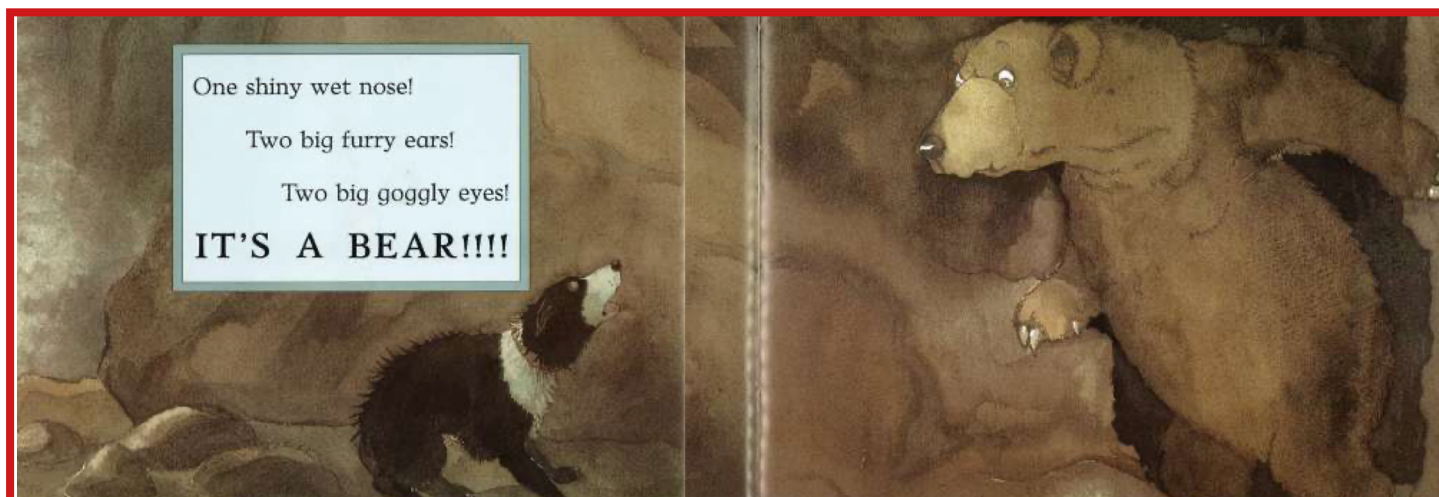
Un train passe, de Donald Crews (Âne bête éditions), apporte à la fois l'idée de temps (avant, les rails sont vides – pendant, le train défile – après, seule reste la fumée), de vitesse (les couleurs des wagons, qui d'ailleurs sont celles de l'arc-en-ciel, se délavent, code graphique propre à l'image), et du son qui précède la vision (la triple répétition du simple titre, Un train passe, que naturellement il faut lire les trois fois, suscite attente et attention (et quelquefois des commentaires : « oui, mais il n'est pas encore arrivé ! »)).



La Chasse à l'ours, de Michaël Rosen et Helen Oxenbury, (Kaléidoscope)

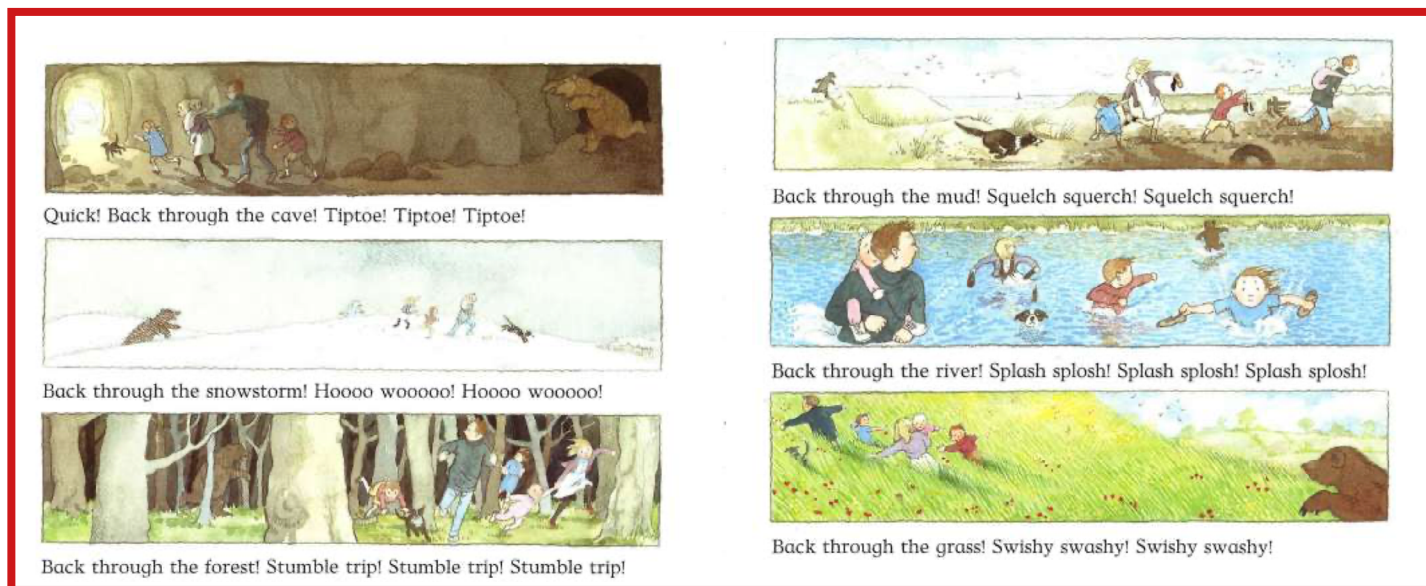
Cet album offre par sa construction même une bonne approche de la notion de montage, certes avec les moyens propres au livre papier, dont le premier est la tourne de page qu'il faut intégrer avec souplesse dans la lecture à voix haute de l'adulte : on la sent mais elle ne coupe pas le fil de l'histoire.

La promenade rythmée par l'injonction du refrain – « Nous allons à la chasse à l'ours, nous allons en prendre un très gros... » - bute sur des obstacles successifs : une prairie, une rivière, de la boue... que la petite famille franchit jusqu'au face à face avec l'ours dans la grotte.



Une grande double pleine page en noir et blanc pour découvrir l'obstacle, une autre, mais en couleur, pour le traverser. Le retour, lui, est très précipité !

Graphiquement, cela se traduit par la succession sur la même double page de 6 bandeaux superposés, un pour chacun des obstacles, comme un défilement en accéléré et à rebours des images d'un film.



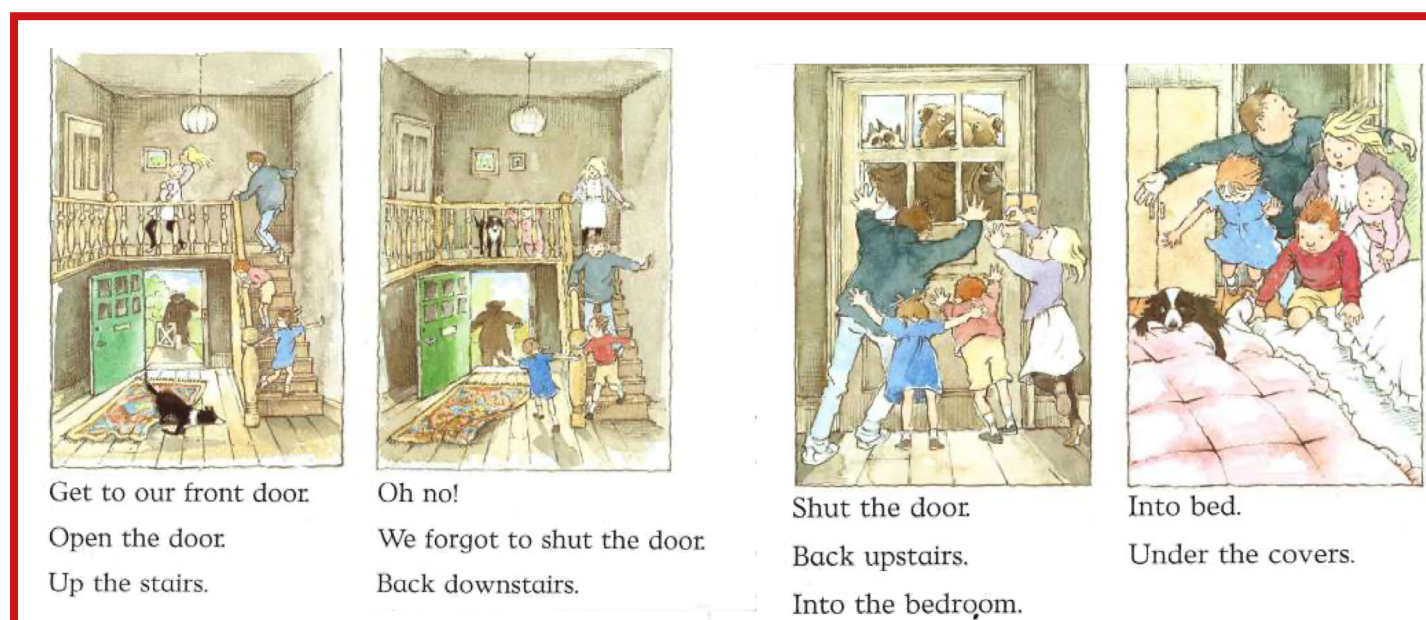
L'épisode fermeture de la porte de la maison sur quatre images, verticales celles-là, est presque une leçon de cinéma.

Un plan en deux images : dans le cadre, le rez-de-chaussée avec la porte ouverte, l'ours qui s'approche, l'escalier avec toute la bande grim pant les marches (1ère image), les re-dégringolant (2ème) car la porte n'est pas fermée.

En trois, gros plan sur la porte poussée à temps par les quatre plus grands (petit coup d'œil de vérification sur la deuxième image, le bébé et le chien sont bien restés sur le palier).

Ellipse.

Quatrième image, tout le monde déboule dans la chambre à coucher !



L'histoire ne s'arrête pas à la double page suivante avec la petite bande ta-
pie sous la grosse
couette rose, car les pages de garde montrent l'ours retour-
nant dans sa grotte par la plage, les
pieds dans l'eau sous le clair de lune.

Revenir alors sur les premières pages de garde révèle un sens qui n'était pas perceptible à l'ouver-
ture de l'album : même lieu, marée basse, en plein jour.

C'est le début de l'histoire, quand on ferme le livre, combien de temps a passé ?



Cinquième, de Norman Junge et Ernst Jandl (L'école des loisirs)

Cet album n'est pas qu'un livre à compter.

Assis sur des chaises, des jouets attendent, l'air mal en point (roues manquantes, nez cassé, bandeau sur l'œil...).

L'illustrateur a choisi de nous placer dans la diagonale de la pièce, n'offrant au regard, lorsque la porte s'ouvre, qu'un tout petit peu de la pièce voisine bien éclairée qui contraste avec l'antichambre sombre.

Quelqu'un sort, Premier entre.

L'attente reprend.

Rien ne sera révélé de ce qui se passe hors champ hormis par l'observation fine de l'image pour déceler quelques différences dans l'état du jouet qui repart. Mais pour le dernier petit patient, l'axe du cadre s'est déplacé et nous positionne juste derrière lui. L'énorme culbuto rangé dans le coin est alors visible, tout comme le bienveillant personnage réparateur qui s'encadre dans la porte ouverte.

Peu d'enfants le remarquent à la première lecture – et c'est bien de ne pas anticiper car il se trouve souvent un petit curieux qui tout à coup s'interroge : « Mais pourquoi, ça, on ne le voyait pas avant ? »

Bonne occasion de mettre en pratique l'importance de qui regarde et d'où il regarde. Et souvent cela nécessite de fabriquer une boîte en guise de viseur, de se positionner à un point précis de la classe, de regarder, de décrire, de changer de place...



Le Parapluie jaune, de Ryn Jae-Soo (Mijade)

Cet album propose tout du long une vue plongeante sur un paysage urbain.

On assiste à l'éclosion de parapluies déployés (il pleut) qui s'assemblent et semblent marcher tout seuls...

Plus poétique de penser que nous sommes à la place d'un oiseau que d'un drone, mais le résultat est spectaculaire y compris quand l'observateur va se poser sur le sol et qu'on aperçoit enfin les jambes de tous les petits écoliers cachés sous ces fameux parapluies colorés.



Zoom, de Istvan Banyai (Circonflexe), et Le Sourire du loup, de Anne Brouillard (Épignes ou Il était deux fois)

Comme son titre l'indique, cet album joue sur l'effet zoom, un long et surprenant zoom arrière avec la possibilité de lecture d'indices qui préparent à l'image suivante, d'où suspense et jeu de devinettes.

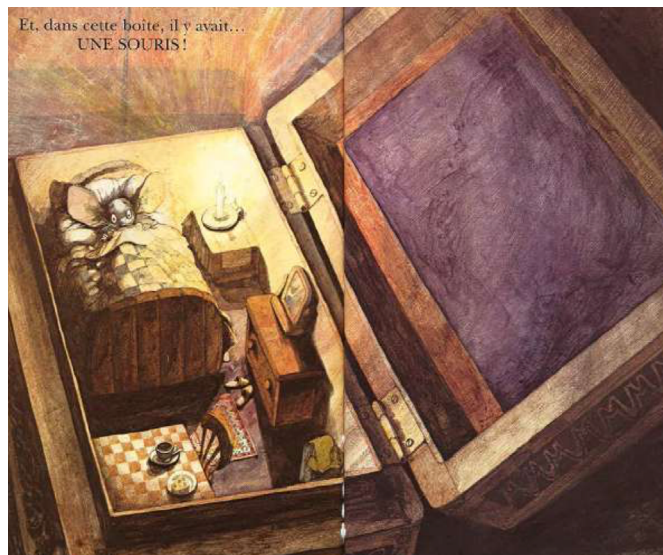
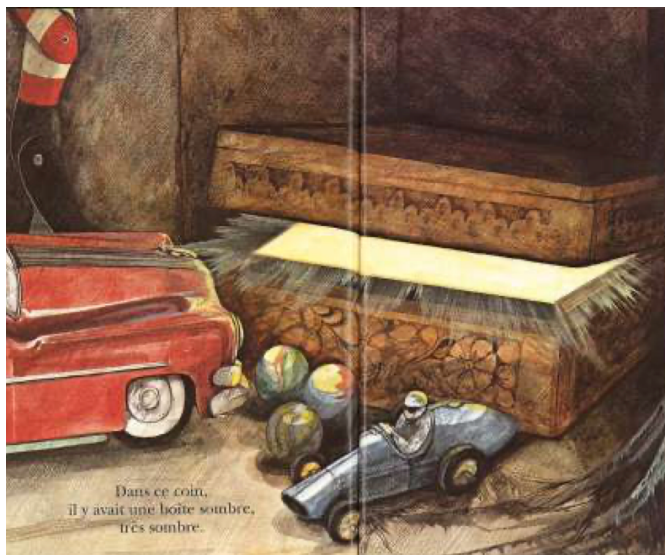
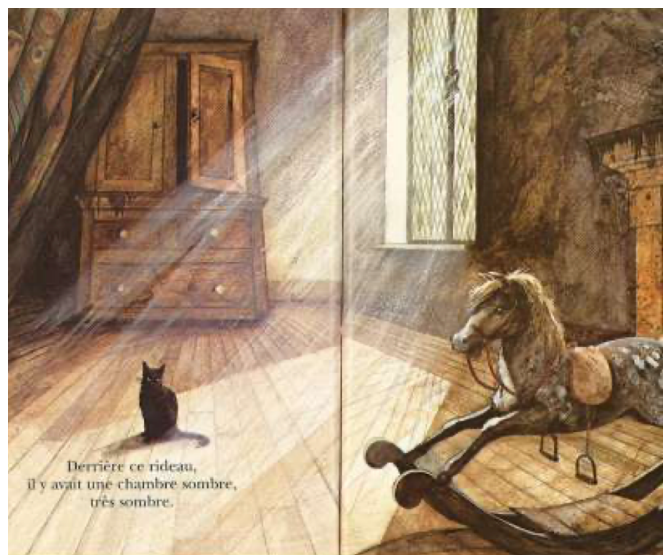
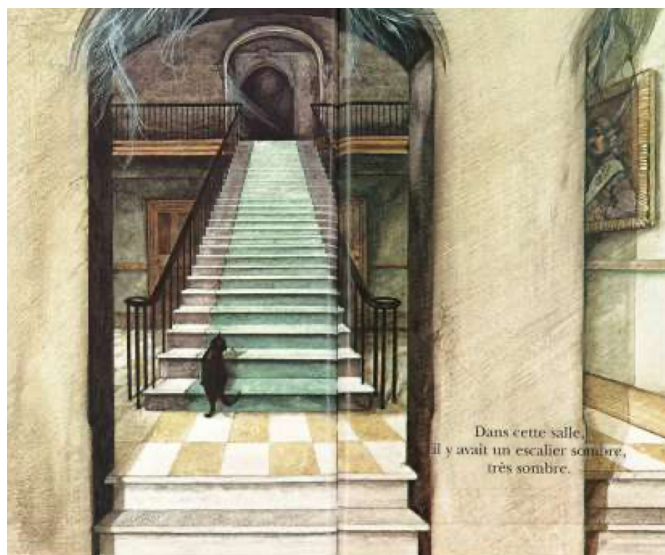


Au contraire, dans **Le Sourire du loup**, c'est un zoom avant car jouer avec la peur est le ressort de cet album qui nous fait glisser d'un paysage enneigé de montagne aux dents du loup.



Une histoire sombre, très sombre, de Ruth Brown (Gallimard Jeunesse)

Une histoire sombre, très sombre, évoque travelling et panoramique et non le zoom. Car dans cet album où texte et illustration se superposent, se contredisent ou se complètent avec finesse et humour, l'approche du château, la montée de l'escalier, l'entrée dans la chambre font varier angles de vue et place du lecteur jusqu'à lui faire prendre celle du chat. Sinon qu'est-ce qui expliquerait l'air affolé de la souris ?



Loup, de Olivier Douzou (Rouergue)

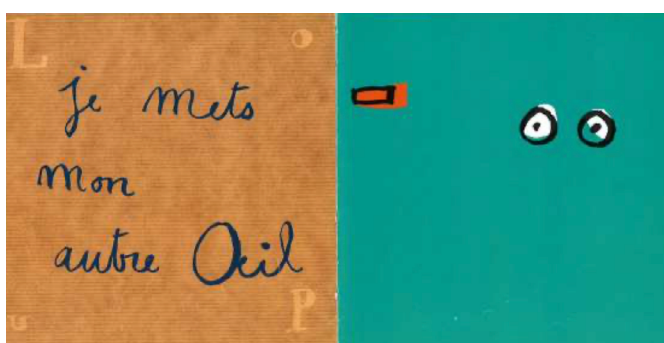
Un dernier petit album pour donner envie de faire.

La construction de la tête du loup se fait page après page, élément par élément ; ou deux à la fois ; ou, quand il y en a deux (les yeux, les dents), justement pas les deux à la fois.

L'impression de ralenti que donne cette dissociation ajoute une tension délicieuse qui nourrit la lecture et l'attente de ce qui va suivre.

Observer aussi les couleurs des fonds de page qui sont de vrais repères de rythme (même couleur pour un œil et l'autre, pour les dents et les autres dents), ou qui préparent habilement le travelling avant vers la gueule du loup (un rouge qui s'intensifie sur 3 pages successives).

Un régal de suspense, un montage au cut pour terminer sur le gag final !



Pour conclure

Cette petite exploration qui vient de vous être proposée n'est pas un mode d'emploi, juste le souhait d'éveiller notre propre regard à nous aussi, adultes médiateurs. Gardons à ces albums le sel de leur histoire quand nous les partageons avec les enfants. Les avoir regardés avec un «œil de cinéma» n'oblige pas à souligner toutes les notions que nous avons pu y déceler : il y a un temps pour la grammaire, il y a un temps pour la musique de la langue, l'entrée dans le fil d'une histoire, dans l'imaginaire d'un autre avec l'envie de s'y faufiler.

La lecture des livres d'images (avec ou sans texte) reste naturellement spécifique de la nature même de l'objet livre et ne saurait être confondue avec la spécificité de l'image filmée : deux formes de langage qui peuvent s'enrichir l'une l'autre par des rapprochements ou par les différences qui les caractérisent. La possibilité plus grande de revenir en arrière, avec l'album, de basculer d'une image à l'autre, de sauter des pages, de mettre en branle la vue, l'ouïe, le toucher sont des atouts pour permettre à chaque enfant d'avancer à son rythme dans la construction de la compréhension, dans la mise en place de la pensée, dans le développement de l'imaginaire.

Il serait dommage de s'en priver puisque les livres peuvent être là au quotidien alors que la sortie au cinéma magnifie l'aventure justement parce qu'elle est sinon exceptionnelle, du moins un peu plus rare. Mais favoriser les allers retours entre les deux est irremplaçable pour aider les enfants à se construire leurs propres références et par là même une vraie culture.

Anne-Sophie Zuber

Lectrice et formatrice à l'ARPLE

Association de Recherche et de Pratique sur le Livre pour Enfants